

Corpus – La littérature de Résistance

Question d'interprétation : Comment les poètes appellent-ils à la résistance face à la violence ?

Texte 1

« J'écris dans un pays dévasté par la peste »

J'écris dans un pays dévasté par la peste
Qui semble un cauchemar attardé de Goya¹
Où les chiens n'ont d'espoir que la manne céleste²
Et des squelettes blancs cultivent le soya³

Un pays en tous sens parcouru d'escogriffes⁴
À coups de fouet chassant le bétail devant eux
Un pays disputé par l'ongle et par la griffe
Sous le ciel sans pitié des jours calamiteux

Un pays pantelant⁵ sous le pied des fantoches⁶
Labouré jusqu'au cœur par l'ornière des roues
Mis en coupe réglée au nom du Roi Pétouche⁷
Un pays de frayeur en proie aux loups-garous

J'écris dans ce pays où l'on parque les hommes
Dans l'ordure et la soif le silence et la faim
Où la mère se voit arracher son fils comme
Si Hérode⁸ régnait quand Laval⁹ est dauphin

J'écris dans ce pays que le sang défigure
Qui n'est plus qu'un monceau de douleurs et de plaies
Une halle à tous vents que la grêle inaugure
Une ruine où la mort s'exerce aux osselets

J'écris dans ce pays tandis que la police
À toute heure de nuit entre dans les maisons

¹ Goya (1746-1828) est un peintre et un graveur espagnol. Aragon fait peut-être référence ici à la gravure « Le rêve de la raison engendre des monstres », réalisée en 1797 à la suite de la Terreur, en France.

² La manne désigne la nourriture envoyée par Dieu sur les Hébreux lors de l'exode mené par Moïse.

³ Soya = soja

⁴ Homme de haute stature, généralement mince et mal bâti, dégingandé / Bandit, escroc, voleur.

⁵ Qui a une respiration haletante, courte et saccadée / Qui est comme à bout de souffle; exténué, épuisé

⁶ Marionnette articulée, actionnée à l'aide de fils

⁷ Désigne ainsi le Maréchal Pétain

⁸ Roi de [Judée](#) de [37 av. J.-C.](#) à sa mort en [4 av. J.-C.](#) il ordonna la [mise à mort](#) de tous les enfants mâles de la bourgade âgés de moins de deux ans, espérant que le roi des Juifs annoncé serait du nombre.

⁹ dauphin désigné du maréchal Pétain et principal maître d'œuvre de la politique de [collaboration](#) d'État avec l'[Allemagne nazie](#)

Que les inquisiteurs enfonçant leurs éclisses¹⁰
Dans les membres brisés guettent les trahisons

J'écris dans ce pays qui souffre mille morts
Qui montre à tous les yeux ses blessures pourprées
Et la meute sur lui grouillante qui le mord
Et les valets sonnans dans le cor la curée

J'écris dans ce pays que les bouchers écorchent
Et dont je vois les nerfs les entrailles les os
Et dont je vois les bois brûler comme des torches
Et sur les blés en feu la fuite des oiseaux

J'écris dans cette nuit profonde et criminelle
Où j'entends respirer les soldats étrangers
Et les trains s'étrangler au loin dans les tunnels¹¹
Dont Dieu sait si jamais ils pourront déplonger

J'écris dans un champ clos où des deux adversaires
L'un semble d'une pièce armure et palefroi
Et l'autre que l'épée atrocement lacère
À lui pour tout arroi sa bravoure et son droit

J'écris dans cette fosse où non plus un prophète¹²
Mais un peuple est parmi les bêtes descendu
Qu'on somme de ne plus oublier sa défaite
Et de livrer aux ours la chair qui leur est due

J'écris dans ce décor tragique où des acteurs¹³
Ont perdu leur chemin leur sommeil et leur rang¹⁴
Dans ce théâtre vide où les usurpateurs¹⁵
Annoncent de grands mots pour les seuls ignorants

J'écris dans la chiourme¹⁶ énorme qui murmure
J'écris dans l'oubliette au soir qui retentit
Des messages frappés du poing contre les murs
Infligeant aux geôliers d'étranges démentis

Comment voudriez-vous que je parle des fleurs
Et qu'il n'y ait des cris dans tout ce que j'écris

¹⁰ Morceau de bois placé

¹¹ Référence aux trains des déportés

¹² Référence à La Bible et au prophète Daniel jeté aux lions

¹³ Référence au roi Lear

¹⁴ Référence au roi Lear, abandonné par deux de ses filles et qui erre dans la lande, en proie à la folie

¹⁵ Personne qui, par ruse ou par violence, s'empare d'un bien, d'un pouvoir, d'une dignité, d'un titre ne lui appartenant pas ou auquel il ne peut prétendre.

¹⁶ Ensemble des rameurs d'une galère.

De l'arc-en-ciel ancien je n'ai que trois couleurs
Et les airs que j'aimais vous les avez proscrits

Louis Aragon, *Le Musée Grévin*, VII, vers 1 à 56, 1943

Texte 2

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, fragment 128, Paris, Gallimard, 1946

Texte 3

« Ce cœur qui haïssait la guerre... »

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !
Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des

heures du jour et de la nuit,
Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre et de haine.
Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent,
Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne,
Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.
Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.
Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs battant comme le mien à travers la France.
Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,
Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises
Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d'ordre :
Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !
Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,
Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères
Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne que l'aube proche leur imposera.
Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au rythme même des saisons et des marées,
du jour et de la nuit.

Robert Desnos, 1943 (paru dans *L'Honneur des poètes*)